

A l'enseigne du Temps qu'il fait, Georges Monti édite à Cognac des textes contemporains. Déjà 250 titres à son catalogue, avec des auteurs comme Dhôtel, Leiris, Stéfan, Pirotte, Bobin.

Un éditeur amoureux

Si un chat se pouvait transformer en un éditeur, Georges Monti ressemblerait à un chat. Avec une délectation gourmande, une application sensible et sensuelle, il fabrique des livres tout en finesse et en douceur, dont la belle apparence appelle bien des lectures jubilatoires. Mais l'art du beau livre que pratique cet éditeur-imprimeur, installé à Cognac depuis 1981, ne renvoie pas à un pur esthétisme. Ici l'amour de la littérature prévaut, revendiqué comme une éthique : ce qu'il importe avant tout, c'est de transmettre cette émotion sans pareille que nous procurent certains livres, et faire que ces livres eux-mêmes, en leur réalité de papier, soient à la hauteur de cette joie dont ils sont la promesse.

Avec aujourd'hui plus de 250 titres à son catalogue, dont certains ont connu et continuent de connaître de très honorables succès, les éditions Le temps qu'il fait jouissent d'une importante renommée dans le monde littéraire français. Publiant aussi bien des textes d'auteurs du patrimoine contemporain, des inédits d'auteurs actuels reconnus, des livres de jeunes auteurs et des rééditions d'ouvrages du fonds, elles ornent leurs couvertures de noms comme Joseph Delteil, André Dhôtel, Luc Dietrich, Michel Leiris, Jean Paulhan, André de Richaud, Armand Robin, Christian Bobin, Jean-Claude Pirotte, Henri Thomas, etc.

Georges Monti est un artisan du livre accompli. Sa voix pleine de mesure, où sans cesse pointe la jubilation, sait bien dire l'amour qu'il a de son métier.

L'Actualité. - Georges Monti, pourquoi ce choix de travailler en Charente, à Cognac ?

Georges Monti. - Au départ, en 1978, je suis venu en Charente pour travailler avec Edmond Thomas, aux éditions Plein Chant installées à Bassac. Pendant deux ans j'ai travaillé avec lui.

Il ne s'agissait alors que d'une revue ronéotée qui publiait des plaquettes. Cela n'avait rien de méprisable pour l'époque. J'acquerrais pendant ces deux années le minimum technique de l'imprimerie.

Avant 1978, quelle était votre activité ?

Etudiant. Enseignant.

Donniez-vous au départ un sens politique à votre démarche ?

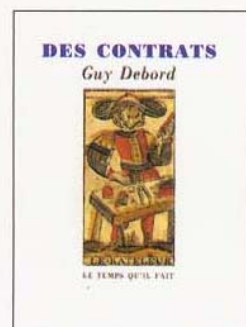
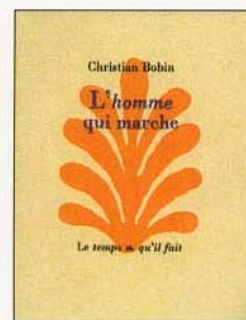
Non. C'est vrai qu'Edmond Thomas avait quitté Paris après mai 68. Moi, j'étais déjà provincial. Ce sont les circonstances. Il est des personnalités marquantes. Après, pourquoi on reste ? D'abord par impossibilité de partir. Nous avons passé deux ans dans une certaine misère au sein de la campagne charentaise. Je n'avais pas alors les moyens de payer une caution. A Cognac, j'ai pu trouver un appartement au loyer de 500 F par mois.

Comment vous est venu le désir d'éditer ?

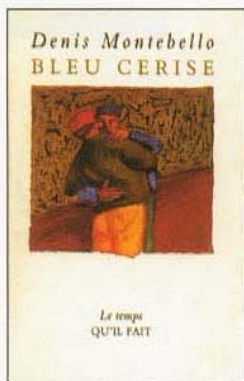
Ce fut d'abord l'*indignation* du lecteur face à ce qui me paraissait être l'incurie des grandes maisons d'édition. Souvent, en effet, mais pour des raisons que maintenant je peux comprendre, celles-ci ne rééditent pas les grands auteurs de leur fonds. Un écrivain comme Armand Robin me paraissait injustement oublié. C'est selon moi une grande voix de la littérature de notre temps. On n'en pouvait plus trouver les livres. Or, quand on est un lecteur frénétique, on veut faire lire. Cela s'est transféré pour mon compte sur la professionnalisation.

Quinze ans après, votre désir est-il toujours de même nature ? Peut-être êtes-vous mieux en mesure de l'analyser ?

Aujourd'hui, «l'amour du prochain» reste le moteur numéro un. Mais une chose m'apparaît



● Propos recueillis par Xavier Person et Jean-Luc Terradillos
Photo Bruno Veyssot



clairement : j'aime les écrivains. C'est très sentimental. Cela me vient sans doute de mes origines du Sud. C'est assez vague et assez ample. Cela prend de plus en plus de place dans mon esprit.

J'éprouve de plus en plus de confiance à l'égard des écrivains. Je comprends de mieux en mieux leur logique à long terme. Il y a une satisfaction à engranger leurs projets. A intervenir à leurs côtés. C'est un bonheur qui ne s'épuise pas. Même si les relations avec les auteurs ne sont pas toujours faciles.

L'amour du prochain ne risque-t-il pas de l'emporter sur l'amour de la littérature ?

Non. Jamais. Je ne pense pas que l'amitié me rendra jamais aveugle. Il faut avoir le courage de ça.

«J'aime qu'un livre ne soit pas assimilable à un genre. L'envers de cela, c'est que certains auteurs en profitent pour ne me remettre que leurs livres les plus inclassables»

Que se passe-t-il dans la rencontre avec un écrivain ?

On en demeure plus ou moins éloigné. Comme lecteur, je trouve nécessaire de mythifier la personne de l'auteur. C'est difficile quand on le connaît. On découvre des faiblesses. Mais il apparaît alors que l'écriture est aussi un artisanat. C'est un matériau sur lequel on peut intervenir. Un *travail* est possible. Oui, c'est un artisanat comme un autre.

Arrive-t-il qu'un auteur ait des exigences sur le plan de la conception matérielle du livre ?

Je répète souvent que «nous ne sommes pas un bureau d'enregistrement».

L'auteur a un domaine de prérogative sur lequel je n'empiéterai jamais. Le mien, c'est la forme à donner à son ouvrage. Il arrive qu'un auteur émette quelques idées à ce sujet. Cela ne me pose jamais de problème.

Comment avez-vous appris l'art de la belle typographie ?

En regardant les livres. Une grande partie de mon savoir graphique vient des livres du XVIII^e, du XIX^e siècles, que j'ai beaucoup regardés, que j'ai démontés. Par goût.

En tant que lecteur, attachez-vous beaucoup d'importance à la forme du livre ?

Plus maintenant. Mon rapport au livre s'est hiérarchisé. D'abord le texte. S'il me plaît, je peux m'interroger sur la forme du livre. Je n'achète pas sur le seul aspect plastique.

Mais pourquoi faites-vous de beaux livres ?

Par pure sensualité. Comme la quête d'un supplément d'âme. C'est comme pour un très bon vin. Une porcelaine Haviland, c'est tout de même mieux qu'Arcopal. Mais ça ne change pas la qualité de la nourriture.

L'homme qui marche de Christian Bobin est particulièrement soigné. Cela en fait un petit livre singulier. Notamment avec ce principe du mot imprimé en italiques au bas d'une page de droite et qui, en fait, est le premier mot de la page suivante.

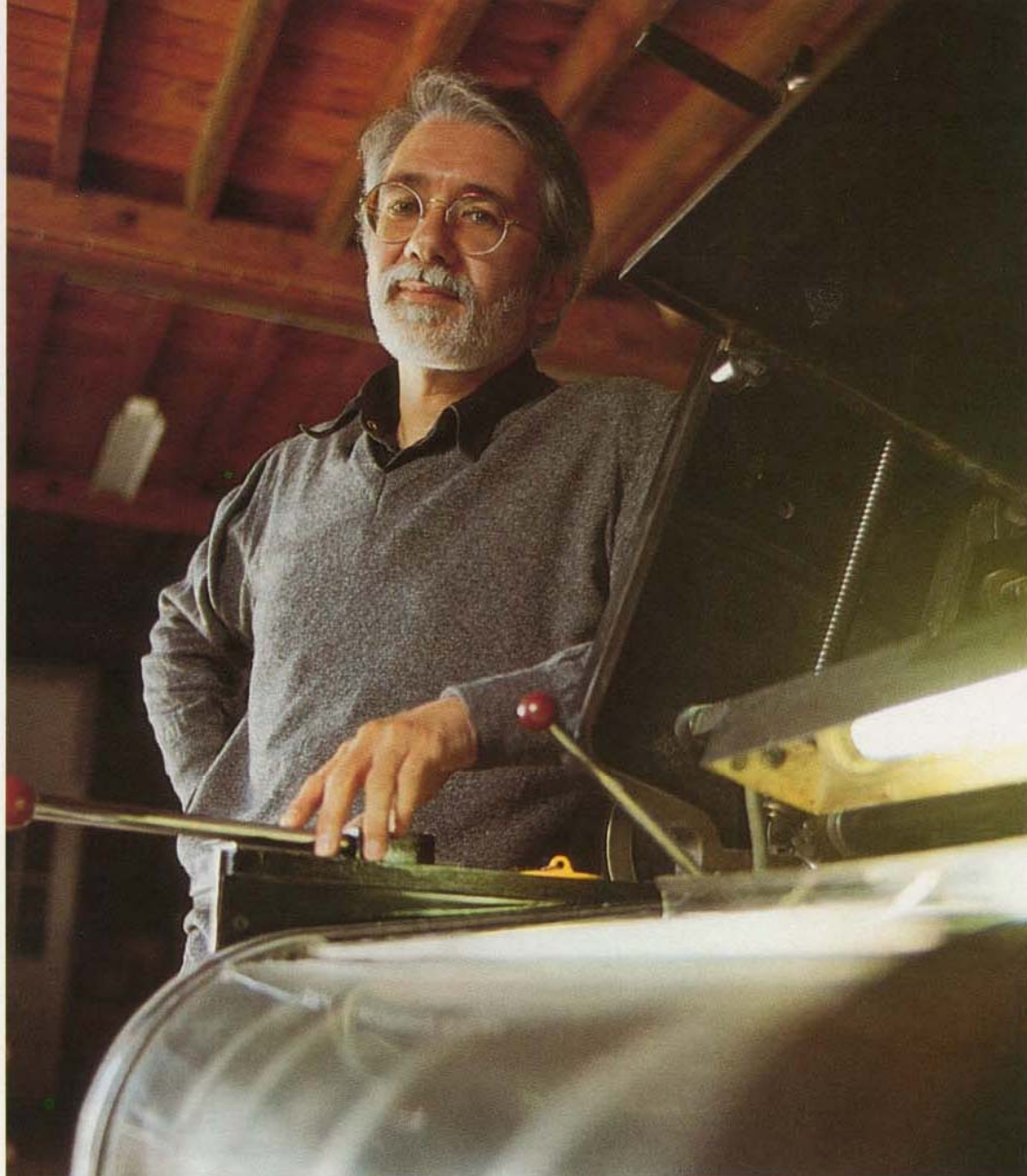
Ce procédé de typographie dont vous parlez s'appelle la réclame et date du XVIII^e siècle. Il est des textes dont j'ai le sentiment qu'ils n'ont pas besoin de ce travail. Les autres attendent une complicité.

Ce texte de Christian Bobin est en dehors des canons techniques et commerciaux qui s'imposent de plus en plus durement aujourd'hui dans le système de la librairie. Mon choix typographique était une manière de contourner la difficulté tout en apportant ma pierre à l'édifice. L'auteur ne me demande pas simplement de l'éditer. J'entends qu'il me demande autre chose. De faire vivre son texte. De me l'approprier en lui donnant une forme spécifique. C'est comme dans une histoire d'amour, ce besoin que nous avons que l'autre nous donne une preuve de son amour. C'est encore «l'amour du prochain». Il s'agit de faire un pas, humainement parlant. C'est un *acte* qui engage des ressources importantes.

Pensez-vous qu'on puisse reconnaître les livres que vous éditez ?

Par référence sans doute. Par effet d'écho. Cela fait comme un système familial qui se développe. J'ai un certain goût pour la tribu. Cela peut se percevoir à l'extérieur. Il doit exister un point de jonction entre les différents auteurs que je publie. Des transversales se créent entre les générations.

Par exemple, j'ai édité un livre de Jacques Borel avec une peinture de Jean-Claude Pirotte. Cela témoigne du lien. Quelquefois, ce trait d'union c'est moi. Quelquefois il se fait en dehors de moi. Ainsi Philippe Jaccottet a-t-il pu me donner un livre parce qu'il avait apprécié



que je publie le premier livre de Jean-Pierre Vidal. J'ai rencontré Guy Debord grâce à un de mes auteurs, le poète Ricardo Paseyro. Il se trouve que Debord s'intéressait plus à la poésie qu'à la politique, contrairement à ce que tout le monde croit.

Il y a donc une logique interne. Une articulation. Comme une humanité de la littérature.

Cette transversale se prolonge-t-elle sur le plan du contenu ?

Non. Ou peut-être simplement dans un certain goût pour la prose fragmentaire. C'est vrai que je me sens plus attiré par les textes indéfinissables du point de vue du genre. Le fragment m'attire plus.

Ce qui, peut-être, se situe en périphérie, à la marge de la littérature ? Là où la littérature est peut-être au meilleur d'elle-même.

Sans doute oui. Ainsi l'essai de Pierre Pachet sur la vieillesse (*Le grand âge*) que j'ai publié n'est pas vraiment de la littérature, mais l'auteur

s'y comporte en écrivain. Il reste quelque chose qui traverse tous les genres.

Comment définir cela ? Ce qui me plaît, c'est la singularité. J'aime qu'un livre ne soit pas assimilable à un genre. J'aime les exceptions. L'envers de cela, c'est que certains auteurs en profitent pour ne me remettre que leurs livres les plus inclassables, les plus difficiles, des «moutons à cinq pattes».

Vous considérez-vous comme un éditeur provincial ?

Je suis sans doute le plus parisien des éditeurs provinciaux ! Mais il est vrai que de même qu'en littérature la périphérie m'intéresse, la province est un lieu qui me convient. Celle-ci a été bénéfique à la littérature française. Voyez Chardonne, Dhôtel, Arland, Thomas. Mais il faut éviter les clichés.

Il est plus surprenant parfois d'entendre parler de Vibrac que de Budapest. L'étrangeté est à notre porte. Il suffit de savoir regarder, s'étonner. La littérature nous y aide. ■